Ni corps, ni esprit. Il est vrai que l'espace n'est ni corps, ni esprit ; mais il est espace : ainsi le temps n'est ni corps, ni esprit ; mais il est temps : et comme le temps ne laisse pas d'être, quoiqu'il ne soit aucune de ces choses, ainsi l'espace vide peut bien être, sans pour cela être ni corps, ni esprit.

Ni substance, ni accident. Cela sera vrai si l'on entend par le mot de *substance* ce qui est ou corps ou esprit ; car, en ce sens, l'espace ne sera ni substance ni accident ; mais il sera espace, comme, en ce même sens, le temps n'est ni substance ni accident ; mais il est temps, parce que pour être, il n'est pas nécessaire d'être ou substance ou accident : comme plusieurs de leurs Pères soutiennent que Dieu n'est ni l'un ni l'autre, quoiqu'il soit le souverain Être.

[T7] *Ibid.* (OC I, 404-405). Mais, Monsieur, je vous laisse à juger, lorsqu'on ne voit rien, et que les sens n'aperçoivent rien dans un lieu, lequel est mieux fondé, ou de celui qui affirme qu'il y a quelque chose, quoiqu'il n'y aperçoive rien, ou de celui qui pense qu'il n'y a rien, parce qu'il n'y voit aucune chose.

[T8] Pascal, *Introduction à la géométrie* (OC I, 140). L'objet de la pure géométrie est l'*espace*, dont elle considère la triple étendue en trois sens divers qu'on appelle dimensions, lesquelles on distingue par les noms de *longueur*, *largeur* et *profondeur* [...].

[T9] *Pensées*, L 418/LG 397. Notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimensions, elle raisonne là-dessus et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose.

[T 10] L 419/LG 397. La coutume est notre nature. [...] Qui doute donc que notre âme étant accoutumée à voir nombre, espace, mouvement, croit cela et rien que cela.

[T 11] L 125/LG 116. Qu'est-ce que nos principes naturels sinon nos principes accoutumés. [...] Une différente coutume en donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par expérience. Et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume contre la nature ineffaçables à la nature et à un seconde coutume. Cela dépend de la disposition.

[T 12] L 113/LG 104. Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurais point davantage en possédant des terres. Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point : par la pensée, je le comprends.

B. Autres sources

[T13] Francisco Toledo, *In Ar. Phys.* [1593], lib. IV, cap. 5, q. 8 (f. 121v-122r). Il est remarquable que le lieu ou espace imaginaire peut être considéré de deux façons. D'une première façon, de telle façon qu'il est une chose entièrement fictive et que nous feignons exister ce qui n'est pas, comme hors du ciel ou dans le vide, comme nous l'avons dit. D'une seconde façon, en abstrayant en général à partir de tel ou tel espace des corps singuliers, l'espace en général du monde entier dans lequel existent maintenant les corps, en abstrayant, dis-je, de tel ou tel corps. Et cette considération n'est pas fictive, mais vraie. [...] Ainsi donc, nous imaginons que cet espace en général du monde entier, comme en repos, c'est-à-dire en faisant abstraction du mouvement du même et des sujets particuliers et pareillement nous considérons la distance en général, et la situation en général et la position de chacune de ses parties, tout cela en abstrayant en général comme le mathématicien abstrait les figures [...]. Et c'est pour cette raison que tous abstraient de cette façon l'espace en général : parce qu'ils voient que ces accidents demeurent en général, car bien que l'espace soit changé, il demeure cependant cet espace et un espace égal.[1]

[1] Est autem notatu dignum, locum, seu spacium imaginarium bifariam nos posse considerare. Vno modo, vt sit res ficta omnino, & fingamus esse, quod non est, vt extra caelum, vel in vacuo, vt diximus. Altero modo, in communi abstrahendo ab hoc, vel illo spacio vero singulorum corporum, spacium in communi totius mundi, in quo modo sunt corpora, abstrahendo, inquam, ab hoc, vel illo corpore: & haec consideratio non est ficta, sed vera [...]. Sic ergo imaginamur illud spacium in communi totius mundi, tanquam quiescens, id est, abstrahendo a motu eiusdem, & a particularibus subiectis: & in communi similiter in eo distantiam consideramus, & situm in communi, & singularium partium eius positionem, omnia abstrahendo in communi, vt Mathematicus figuras [...]. Et hinc est, quod spacium in communi omnes sic abstrahunt, quia

[T14] Pedro da Fonseca, *Commentariorum in Metaphysicorum Aristotelis Stagiritae Libros* [1589], lib. V, c. 13, q. 7, s. 1 (éd. Francfort, 1599, II, col. 703-704, trad. J.-P. Aufray). *L'espace qui est occupé par les corps n'est pas une quantité réelle, mais imaginaire. On explique ce qu'est l'espace imaginaire.* Donc l'espace, celui qui est occupé par des corps comme celui qui au-delà du ciel est infiniment étendu dans toutes les directions, n'est nullement une quantité vraie et réelle, mais imaginaire. Non que l'espace lui-même dépende de notre imagination, comme s'il n'existait jamais sinon lorsque nous le feignons en quelque façon. Mais parce que l'espace, qui à sa façon existe véritablement, qui toujours a existé et existera, n'est pas une vraie quantité, mais une quantité fictive. Mais ce qu'est l'espace lui-même, puisqu'il n'est aucun être, cela est difficile à expliquer. Nous pouvons cependant dire qu'il est la capacité (*capedinem*) des corps, ou l'aptitude des à recevoir des corps, qui est plus ou moins grande selon la quantité des corps à localiser, et même infinie en acte, afin qu'elle puisse recevoir tous les corps que Dieu peut produire en nombre à l'infini, ou encore (ce qui revient au même), il est une certaine non-contradiction (*non-repugnantia*) à recevoir des corps, commensurée aux corps à localiser. [...] [Question : où est localisé l'espace lui-même ?] Il faut donc dire que cette capacité, aptitude, ou encore non contradiction à recevoir des corps, n'est ni dans les corps devant être localisés, comme on l'a montré, ni même quelque part. Mais elle est ce où existe tout ce qui est quelque part. De la sorte, il n'est pas nécessaire, mais inepte de demander où elle se trouve. Et il n'est pas surprenant qu'elle ne soit ni dans une chose quelconque, ni quelque part, puisque les négations pures ne sont pas des privations, qui auraient besoin d'un sujet, encore moins des corps qui occuperaient un lieu. Et ainsi il est manifeste que le lieu, compris comme espace, ne doit pas être compté parmi les espèces de la quantité[2].

[T15] Francesco Patrizi, *De spacio physico* [1587] I, chap. 9, f. 15r (trad. H. Védrine, Paris, Vrin, 1996, p. 54-55). Certes l'espace accueille tous les corps, mais il ne semble pas qu'il ne soit rien d'autre que cette capacité. Admettons qu'il soit une propriété quelconque des choses, alors il est ou substance ou accident. S'il est substance, ou bien il réside dans quelque chose de corporel ou bien il est corps. Mais s'il est accident, il est quantité, qualité ou quelque chose de semblable. <15v> Or, pour notre part, nous affirmons que l'espace en lui-même, puisqu'il précède le monde et se trouve hors du monde, n'appartient en rien aux choses du monde, excepté par cette partie de lui qui enserre le monde et que le monde occupe de son corps. En effet, le monde est corps, l'espace n'est nullement corps, donc aucune des catégories ne l'enveloppe, il les précède toutes, il est indépendant d'elles. Qu'est-il donc ? Il est hypostase, il est distance, il est étendue. Il est éloignement, intervalle, réceptacle et séparation [*intercapedo*].
Est-il donc quantité ? Et alors accident ? L'accident serait donc avant la substance et avant le corps ? [...] Mais en admettant que l'application des catégories aux objets du monde soit légitime, l'espace, lui, n'a trait à aucune des choses du monde. Il est autre chose que le monde. Il n'est l'accident d'aucune chose du monde, corps ou non-corps, substance ou accident. Il les précède toutes et de même qu'elles se produisent en lui, de même elles sont ses accidents, en sorte que non seulement celles des catégories

vident illa accidentia in communi remanere, nam quamuis mutetur spacium, hoc tamen manet spacium, & aequale spacium.

[2] Spacium quod a corporibus occupatur, non esse realem quantitatem, sed imaginariam. Explicatur quid sit spacium imaginarium. Non est igitur spacium, quod et corporibus occupatur, et extra coelum infinite in omnem partem distentum est, quantitas ulla vera et realis, sed imaginaria. Non quia ipsum spacium ex imaginatione nostra pendeat, quasi nullum sit usquam, nisi cum nos illud omnino fingimus ; sed quia spacium, quod revera sun modo est, semperque fuit ac erit, non est vera quantitas, sed ficta quantitas. Quid autem sit spacium ipsum, cum non sit ens ullum, difficile est explicatu. Possumus tamen dicere, esse capedinem corporum, seu aptitudinem ad corpora capienda, quae maior est et minor iuxta quantitatem locandorum corporum, imo et actu infinita, ut capere possit omnia corpora, quae a Deo in infinitum maiora produci possunt, seu (quod eodem redit), est non repugnantia quaedam capiendorum corporum commensurata corporibus locandis [...]. Dicendum igitur, capedines corporum seu aptitudines, sive non repugnantias ad ea capienda, neque esse in corporibus locandis, ut ostensum est, neque etiam alicubi; sed esse id, ubi est, quicquid alicubi est, ut non sit necesse, sed ineptum potius quaerere, ubinam sint. Nec mirum quod nec sint in re aliqua, nec alicubi, cum negationes purae non sint privationes, ut indigeant subiecto, minus etiam sint corpora, ut locum occupant. Ita patet locum pro spacio acceptum, non esse numerandum in speciebus quantitatis.

qui sont comptées comme des accidents, mais aussi celle qui est substance sont des accidents de l'espace. Aussi faut-il philosopher à son sujet autrement que selon les catégories.
L'espace est donc l'extension substantielle [*hypostatica*] subsistant par elle-même, ne dépendant de rien. Il n'est pas quantité. Et s'il est quantité, ce n'est pas en tant que catégorie de quantité, mais avant elle, comme sa source et son origine. On ne peut donc l'appeler accident puisqu'il n'est attribué à aucune substance.
Est-il substance ? Si est substance ce qui subsiste par soi, l'espace plus que toute substance est substance : il subsiste par soi, il ne dépend de rien pour être, il n'a besoin de rien pour se soutenir, mais au contraire il apporte un soutien aux substances, et il les soutient pour qu'elles existent. Si est substance ce qui existe par soi, l'espace plus que toute substance est substance, parce que plus que toute autre substance, il existe par soi. Si est substance ce qui se tient sous tout, l'espace plus que toute substance est substance, puisqu'il se trouve sous toutes les autres choses de la nature. Si est substance ce qui n'a pas besoin des autres pour être, l'espace plus que toute substance est substance : il n'a pas besoin des autres pour être, mais tous les autres ont besoin de lui pour être. Si est substance ce qui se trouve avant tous les autres êtres, l'espace plus que toute substance est substance, il a été prouvé, en effet, qu'il est antérieur [*primum*] à toutes les autres choses. Donc, pour toutes ces raisons, il apparaît clairement que l'espace plus que toute substance est substance, mais qu'il n'est pas cette substance en tant que catégorie.

[T16] Gassendi, *Syntagma philosophicum*, livre II, chap. 1, *Opera omnia*, Lyon, 1658, I, 182a (trad. D. Bellis). On affirme communément que tout être est soit substance, soit accident, que toute substance est soit corporelle, soit incorporelle, qu'à plus forte raison tout accident (puisqu'il est l'être d'une substance ou d'un être) est corporel ou incorporel et que le premier de tous les accidents corporels est la quantité, dont le lieu et le temps sont des espèces. De ce fait, selon l'opinion commune, le lieu et le temps sont des accidents corporels et, par conséquent, s'il n'y avait aucun corps dont ils dépendent, il n'y aurait ni lieu ni temps. Mais parce qu'il nous semble que, même s'il n'y avait pas de corps, il n'en subsisterait pas moins un lieu invariable et un temps qui s'écoule, pour cette raison, il semble que le lieu et le temps ne dépendent pas des corps et à plus forte raison ne sont pas des accidents corporels. Et il ne s'ensuit pas qu'ils soient des accidents incorporels, comme s'ils étaient inhérents, à la manière des accidents, à quelque substance incorporelle, mais ils sont des entités incorporelles d'un genre différent de celles qu'on nomme habituellement substances ou accidents. D'où il s'ensuit que l'être pris dans son sens le plus général ne peut être divisé convenablement en substance et accident. Mais le lieu et le temps doivent être ajoutés comme deux membres déterminés de la division, ce qui revient à dire que tout être est ou substance, ou accident, ou lieu dans lequel se trouvent toutes les substances et tous les accidents, ou temps par lequel durent toutes les substances et tous les accidents.

[T17] Gassendi, *Syntagma philosophicum*, livre II, chap. 2, *Opera omnia* I, 191a (trad. J.-P. Anfray). J'ajoute cependant que, puisqu'il nait de la perfection de l'essence divine qu'elle est éternelle et immense, il s'ensuit que sont connotés tout temps et tout lieu, sans lesquels on ne peut concevoir l'éternité ni l'immensité. C'est pourquoi Dieu est certes souverainement et infiniment parfait en soi, mais il est nécessairement aussi en tout temps et en tout lieu. Et lorsque l'on demande où serait Dieu avant qu'il n'ait créé le monde, il ne faudrait certes pas nier qu'il serait en soi ; mais il faudrait concéder en même temps qu'il est et qu'il a été partout, ou en tout lieu, c'est-à-dire non seulement dans l'espace dans lequel le monde adviendrait, mais aussi dans tous les autres espaces infinis. Et être dans un lieu est certes jugé une dénomination externe à l'égard de son essence, mais non à l'égard de son immensité, dont le concept embrasse nécessairement le concept de lieu. Et lorsque l'on dit autrement que Dieu est son propre lieu, cela est tout à fait métaphorique.

« Ni substance, ni accident »
Pascal sur le statut ontologique de l'espace vide

Jean-Pascal Anfray (ENS PSL)
jean-pascal.anfray@ens.psl.eu

A. Textes de Pascal et du P. Noël

OC = Pascal, *Œuvres complètes*, 2 vols., éd. M. Le Guern, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1998-2000

[T1] Pascal, lettre au P. Noël, 29 octobre 1647 (OC I, 384-385). D'où l'on peut voir qu'il y a autant de différence entre le néant et l'espace vide, que de l'espace vide au corps matériel ; et qu'ainsi l'espace vide tient le milieu entre la matière et le néant. C'est pourquoi la maxime d'Aristote dont vous parlez, « que les non-êtres ne sont point différents », s'entend du véritable néant, et non pas de l'espace vide.

[T2] *Ibid.* (OC I, 384). Car suivant vos auteurs mêmes, le corps est défini *ce qui est composé de matière et de forme* ; et ce que nous appelons un *espace vide*, est un espace ayant longueur, largeur et profondeur, immobile et capable de recevoir et contenir un corps de pareille longueur et figure ; et c'est ce qu'on appelle *solide* en géométrie, où l'on ne considère que les choses abstraites et immatérielles. De sorte que la différence essentielle qui se trouve entre l'espace vide, et le corps qui a longueur, largeur et profondeur, est que l'un est immobile et l'autre mobile ; et que l'un peut recevoir au-dedans de soi un corps qui pénètre ses dimensions, au lieu que l'autre ne le peut ; car la maxime que la pénétration de dimension est impossible s'entend seulement des dimensions de deux corps matériels ; autrement elle ne serait pas universellement reçue.

[T3] Etienne Noël, lettre à Pascal, novembre (?) 1647 (OC I, 388). Je sais bien que dans l'imagination du géomètre séparant la quantité de toutes ses conditions individuelles par une abstraction d'entendement se retrouve un espace immobile, mais tel espace ainsi dénué de toutes ces circonstances n'est que dans l'esprit du géomètre, et ne peut être ce vide que vous dîtes paraître dans le tube, ni l'immensité de Dieu, quoiqu'on se la figure longue, large, et profonde, selon notre façon d'entendre jointe et attachée au corps.

[T4] *Ibid.* (OC I, 394-395). Vous voyez Monsieur, que toutes vos expériences ne sont point contrariées par cette hypothèse qu'un corps entre dans le verre, et peuvent s'expliquer aussi probablement par le plein que par le vide, par l'entrée d'un corps subtil que nous connaissons, que par un espace qui n'est ni Dieu, ni créature, ni corps ni esprit, ni substance ni accident, qui transmet la lumière sans être transparent, qui résiste sans résistance, qui est immobile et se transporte avec le tube, qui est partout et nulle part, qui fait tout et ne fait rien. Ce sont les admirables qualités de l'espace vide : en tant qu'espace, il est et fait merveille ; en tant que vide, il est et ne fait rien. En tant qu'espace, il est long, large et profond ; en tant que vide, il exclut la longueur, la largeur et la profondeur.

[T5] Pascal, lettre à Le Pailleur, février (?) 1648 (OC I, 400). [L]a chose que nous concevons et que nous exprimons par le mot d'*espace vide* tient le milieu entre la matière et le néant, sans participer ni à l'un ni à l'autre ; qu'il diffère du néant par ses dimensions, et que son irrésistance et son immobilité le distinguent de la matière, tellement qu'il se maintient entre ces deux extrêmes sans se confondre avec aucun des deux.

[T6] *Ibid.* (OC I, 401). Car, pour examiner les objections en particulier : *Cet espace*, dit-il, *n'est ni Dieu, ni créature.* Les mystères qui concernent la Divinité sont trop saints pour les profaner par nos disputes ; nous en devons faire l'objet de nos adorations, et non pas le sujet de nos entretiens : si bien que, sans en discourir en aucune sorte, je me soumets entièrement à ce qu'en décideront ceux qui ont droit de le faire.